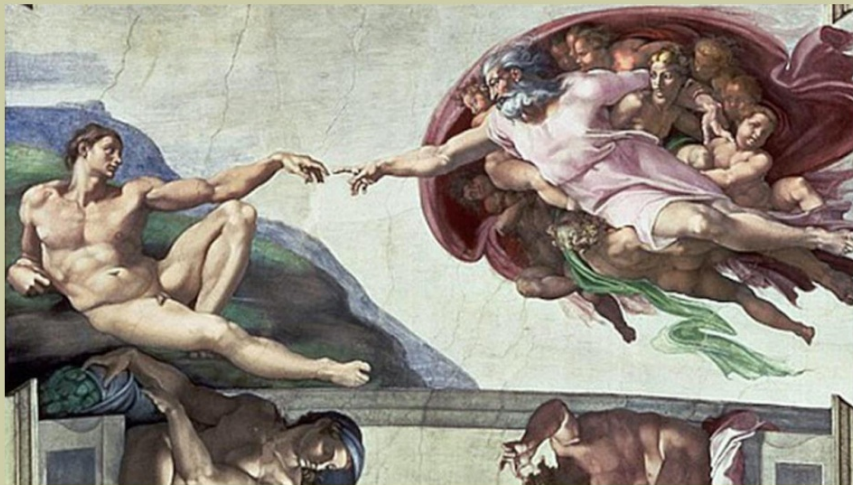


Cyril CROLARD

In nómine Patris, et Fílii...



Itinéraires bis

ROMAN

Cyril Crolard

In nómine Patris,
et Fílii...

Itinéraires bis

© Cyril Crolard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3321-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'ENFANCE DE L'ART
1964 - 1972

16 juin 1964. Ce matin, à Wissous (Seine-et-Oise), la nationale 20 est dégagée. Dans le ciel, un Boeing 707 en approche, toutes roues dehors. Les passagers d'un fourgon cellulaire observent l'oiseau métallique qui semble venir se poser sur eux. Jamais ils n'avaient vu de si près un avion en vol, ni entendu ce bruit assourdissant de réacteurs juste au-dessus de leur tête. Ils auraient voulu s'accrocher à son train d'atterrissage et disparaître avec lui derrière la haie qui masque les pistes d'Orly. Ils imaginaient les touristes à l'intérieur du Boeing, voyageurs sans entraves, impatients de découvrir la capitale des plaisirs et, à cet instant, ils ressentaient la solitude de ceux que l'on ignore, devant lesquels on passe sans s'arrêter. Ernest, le plus jeune des deux condamnés, a tout juste dix-neuf ans. Son regard vif et éveillé contraste avec celui de son compagnon de route Richard, surnommé « l'ancien », un septuagénaire dont l'unique projet est de purger paisiblement ses trois dernières années derrière des barreaux bienveillants. À leurs côtés, deux gardiens armés, silencieux et concentrés sur leur mission.

Le convoi poursuit son chemin et traverse la ville d'Antony, libérée vingt années plus tôt par les troupes de la deuxième division blindée en route vers la porte d'Orléans. À la vue de la statue du Général Leclerc, Ernest se souvient de son père, le bien nommé Lucien Lesage.

Ce dernier avait rejoint la résistance à l'âge de dix-sept ans pour y faire ses classes dans le braquage patriotique, une forme d'apprentissage avant l'heure. Cette émancipation précoce aux côtés de ses camarades, exaltés par leur mission salvatrice, l'avait marqué définitivement. À la libération, le jeune Lucien avait poursuivi son activité au service de quelques peintures du milieu parisien qui le considéraient comme une valeur sûre pour les opérations délicates. Ernest avait été conçu dans le maquis en mai 1944, sans aucune préméditation, un enfant de la liberté en quelque sorte. Mais l'aventure avait tourné court pour ses jeunes parents amoureux et pleins d'espoir, propulsés dans la vie adulte sans un sou en poche. Ernest avait tout juste un an lorsque Marie avait été emportée en l'espace d'une semaine par une pneumonie mal diagnostiquée. Il ne se souvient plus de cette mère aimante qui lui avait tout donné avant de disparaître subitement.

Son père ne s'en était jamais remis, pour la première fois il voyait le monde s'écrouler sous ses pieds. Pour lui, la guerre avait été une aventure, un moment d'exaltation et lorsqu'il avait rencontré cette femme dans le maquis de Haute-Vienne, il avait ressenti immédiatement une force et une confiance qui lui ouvraient tous les possibles. Marie s'était engagée dans les FTP¹ et vivait dans un monde de passion et d'accélération. Seules comptaient l'action, la mission.

Elle vibrait à une vitesse supérieure et semblait prête à donner sa vie à chaque instant.

Lucien ne l'avait plus quittée depuis, jusqu'à ce coup du sort attribué à des médecins incapables de la soigner au moment où elle en avait besoin mais fiers de leur diagnostic a posteriori. Il leur en a toujours voulu et ne s'est jamais privé de vociférer contre le corps médical qualifié de « Diafoirus » en bande organisée, souvent dangereux et toujours confiants. Depuis cette tragédie, il avait mobilisé beaucoup d'énergie pour se mettre à l'abri du besoin en pensant que l'argent les préserverait de tous les coups du sort, lui et le petit Ernest. En dehors d'une parenthèse de quelques années en prison, Lucien a vécu aux côtés de son fils chez sa mère dans la région de Compiègne. À l'âge de six ans, le petit Ernest lui a posé la question redoutée :

— Dis Papa, c'est quoi ton métier ?

— Je suis dans les affaires.

— C'est quoi les affaires ?

— C'est quand on a besoin de toi pour rendre des services.

— Des services ?

— Quand il faut aider les gens à ouvrir des portes ou même des coffres parfois.

— Moi aussi je veux travailler dans les affaires. Tu m'apprendras ?

Lucien Lesage aurait voulu un avenir paisible pour son enfant mais il n'avait pas résisté à l'envie de lui transmettre son tour de main. Dès l'âge de douze ans, Ernest parvenait à bout de toutes sortes de serrures en un temps record. La maison familiale de l'Oise près de Compiègne fut son premier terrain d'entraînement : porte d'entrée, de cave, de voiture, ou de malles... Il avait hérité de la dextérité de son père et ce dernier peinait à lui dissimuler sa fierté.

Le jour de ses seize ans, avec sa grand-mère, ils avaient attendu en vain Lucien jusqu'à minuit pour souffler les bougies du gâteau. Son père était tombé le matin même sous les balles des flics de Genève : un braquage mal ficelé. Sa mort fut un choc terrible pour sa grand-mère qui venait de perdre son fils unique et pour Ernest, devenu ainsi orphelin, sans boussole ni protection. L'année suivante, il était entré dans la vie active en profitant d'une relation paternelle qui avait misé sur le talent du petit pour des coups de mains. Logé à Paris dans une chambre de bonne de la rue des cinq diamants, il livrait les journaux dans le quartier de la Butte aux Cailles et rendait occasionnellement quelques services à ses protecteurs en exerçant ses dons sur des serrures récalcitrantes. Le lendemain de ses dix-huit ans, il a été appelé sur une opération sensible pour laquelle il a reçu en une fois l'équivalent de six mois de ses revenus de livreur. Ce fut son baptême dans les « affaires » et aussi la plus belle période de sa vie, jusqu'au jour de son arrestation.

Fresnes dans cinq minutes. Ernest et son comparse profitent de ce dernier instant de semi-liberté avant de rejoindre le huis clos de la prison, antichambre de la société peuplée de son aéropage de transgresseurs de lois rattrapés par la justice. Malgré son jeune âge, il en a pris pour 8 ans et ne réalise pas encore que cela lui laissera un long temps pour méditer sur le sens de la vie.

À l'approche de la Croix de Berny, un camion en travers de la chaussée bloque l'accès au carrefour. Il y a des flics partout. L'un d'eux s'approche du fourgon Citroën pour parler au conducteur pendant que ses collègues font le tour du véhicule.

— Un accident, on va vous libérer le chemin.

Le chauffeur s'apprête à le remercier lorsqu'une explosion souffle la porte arrière du véhicule. À l'intérieur les deux fonctionnaires armés se trouvent hébétés face aux mitraillettes de policiers en uniforme. Ernest est couché à terre à côté de son acolyte, ses oreilles sifflent en continu. Des uniformes dedans, dehors, il ne comprend pas. Lorsqu'il entend la voix de l'un des flics qui neutralise ses gardiens, il réalise que le programme a changé. Il est aussitôt exfiltré vers une Mercedes 220 garée de l'autre côté de la nationale 20, quelqu'un a manifestement avancé l'heure de la sortie. Lui qui se préparait à une longue retraite se voit en quelques secondes bousculé par la providence.

Les truands déguisés en flics se sont maintenant évanouis dans la nature laissant derrière eux le camion au milieu du carrefour et les gardiens de la paix

menottés à leur estafette sous le regard ébahi du vieux Richard, cloué sur place.

12 février 1964, Clinique du Bon Secours (Paris). Sa première seconde à Lui fut un regard. Celui d'une femme alitée dont les yeux noirs fatigués le scrutaient dans un silence d'éternité avant de se détourner de lui, le petit être immature que les sœurs de la maternité lui tendaient, sans succès. Que voulait-elle lui dire ? *Tu es là. J'ai souffert pour toi. Je ne veux pas entendre tes cris. Je n'ai plus l'envie. Je ne serai pas la mère d'un autre garçon...*

Dehors, le ciel est bleu, un froid sec pique le nez des passants. Les sœurs vont et viennent dans la nurserie, animées par des gestes mécaniques et précis. Elles s'acquittent de leur mission avec sérieux, sans tout à fait contenir leurs émotions de mères de substitution qui distillent ici et là quelques fragments d'amour volés au Seigneur.

Un rayon de soleil traverse la vitre pour atteindre son berceau. De cette première seconde, il a acquis la force d'une solitude, infinie.

Décembre 1972. Croissance et insouciance : les Charlots font l'Espagne pendant que Pompidou fait la modernité et s'éclate dans l'acier du futur Beaubourg, c'est bientôt la fin des trente glorieuses. Il neige sans discontinuer sur le vieux Lyon et la ville fonctionne au ralenti. Dans son magasin d'antiquités, Maxime Baurand parcourt le journal : toujours aucune piste pour le hold-up de la poste principale de Mulhouse du 28 octobre. Douze millions de francs volatilisés sans effraction ni traces, fruit d'un collectif irréprochable, du bon travail, sans aucun doute celui des « Lyonnais », qui comptent parmi ses nouvelles relations.

À vingt-sept ans, Ernest est devenu Maxime, respectable gérant adjoint d'une boutique d'antiquités. Avec ses petites lunettes rondes, sa chemise blanche et son jean, qui pourrait deviner que ce jeune bien sous tous rapports, fait des piges en ouvrant des coffres-forts pour les caïds du milieu ? Il sait qu'il devra s'arrêter un jour, avant qu'il ne soit trop tard. Le sang versé par des innocents et la prison sont incompatibles avec ses principes mais pour le moment ses « amis » comptent encore sur lui et il ne peut se permettre de les décevoir.

Il sait aussi que le temps joue en sa faveur car ses protecteurs mènent grand train et prennent tous les risques en attendant l'inéluctable conclusion de leur vie de cavale. Que ce soit la mort ou l'emprisonnement, dans les deux cas ils ne parleront pas. Pour autant, il se sent de plus en plus oppressé dans la peau de Maxime Baurand, citadin confiné qui cultive son petit magot sans faire de vagues tout en restant « à disposition » pour jouer sa liberté sur un coup de dé. Il voudrait sortir de cette ronde et partir, en commençant par le voyage autour du monde dont il rêve depuis l'enfance.

Parfois le moment redouté arrive plus tôt que prévu. C'est ce qu'il a imaginé en apercevant devant la porte de l'échoppe la mine patibulaire des deux hommes de main du « p'tit Jeannot », le parrain de la pègre Lyonnaise. Membre du SAC², ancien collabo, barbouze et tortionnaire qui a démontré une grande inventivité pendant la guerre d'Algérie : le type est un enfoiré de première qui magouille sur tous les fronts et ne recule devant rien pour arriver à ses fins.

Après avoir contemplé la vitrine avec autant d'intérêt qu'un morpion devant un gant de crin, les deux porte flingues du p'tit Jeannot poussent la porte de la